

L'enracinement

Bernard Senécal

Numéro 805, novembre–décembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92018ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Senécal, B. (2019). L'enracinement. *Relations*, (805), 45–45.



Bernard Senécal

L'enracinement

L'auteur est jésuite et maître de Dharma dans la branche coréenne de l'école Zen (Rinzai)

L'évé au petit matin, aujourd'hui encore, je sors travailler aux champs revêtu du même vieux froc. À le voir, on dirait un habit d'arlequin ou une courtepointe, tant il est rapiécé. Au fil de ces 25 dernières années, son tissu s'est aminci. Les pièces successivement cousues pour en rapprocher les bords déchirés ont fini par se chevaucher, l'alourdissant toujours un peu. J'en ai pourtant plus d'une paire, y compris des neufs que m'ont fait parvenir certains bienfaiteurs, apparemment gênés à la vue de «cet homme portant des haillons en guise de pantalon». Quand mon froc préféré est dans la machine à laver ou accroché à un séchoir, j'en porte d'autres, mais sans l'incomparable joie que seule me donne le port de l'«original». Pourtant, au point où il en est, aucun fripier n'en voudrait. Pas même l'un de ces «guenilloux» qui, dans mon enfance, passaient encore dans les ruelles du quartier où habitait ma grand-mère maternelle, rue Saint-Denis à Montréal. Précurseurs du mouvement d'Emmaüs, ils se déplaçaient dans une charrette chargée de fripes et tirée par un cheval. Pour nous, gamins, chacun de leurs passages était un événement. En échange d'une pièce de cinq ou dix sous, nous pouvions leur donner nos vêtements usagés.

Mais quel est le ressort caché de cette obstination à toujours porter ces hardes en guise de vêtements? Où est la source secrète de la joie qu'eux seuls me procurent? Que trahit ce comportement irrationnel, cette fixation sur des haillons? Quelle névrose pourrait bien motiver cet attachement désordonné? D'autant plus que, à l'heure du ménage, ma communauté est toujours en manque de guenilles. Puis, ne me faudra-t-il pas en sortir et le quitter un jour, ne serait-ce qu'au moment de mourir, pour qu'enfin il trouve son chemin vers la poubelle? Il n'y a pas de place dans les vitrines des musées pour de telles fringues qui auraient pour étiquette: «pantalon porté pendant plus d'un quart de siècle par un inconnu entré dans les oubliettes de l'histoire».

À bien y réfléchir, ce comportement «bizarre» n'est qu'un signe extérieur d'une quête de continuité, d'un désir d'enracinement, qui donne sens à une existence qui risquerait sinon d'être vécue comme en pièces détachées. On dit qu'il suffit de passer cinq ans à l'étranger pour devenir définitivement déraciné. J'ai vécu au Québec pendant 19 ans; en France pendant 17 ans; puis en Corée pendant 30 ans, et j'y suis toujours. Je me surprends souvent à être assis en tailleur, au bord d'une table basse, occupé à manger avec des baguettes une nourriture exotique, en parlant une langue de la famille ouralo-altaïque, qui n'a strictement rien à voir avec le français, ma langue maternelle, ou avec l'anglais, ma première langue seconde. Au milieu de ce décor, mon vieux froc symbolise un pan d'histoire, un morceau de moi-même, une volonté d'articulation des événements en une vision qui leur donne un sens. Bref, un lieu d'enracinement quand le monde paraît tourner trop vite.

Selon le *Sutra du diamant*, l'esprit d'un *bodhisattva*, c'est-à-dire d'un être d'éveil, «s'élève sans s'attacher ni à ce qu'il voit, ni à ce qu'il entend, ni à ce qu'il sent, ni à ce qu'il goûte, ni à ce qu'il touche, ni même à ce qu'il pense». Selon cette doctrine bouddhique, dite de «sans fixation», il nous faut laisser notre esprit s'éveiller sans se fixer nulle part. Une telle pensée peut être comprise, en partie tout au moins, comme n'étant pas sans affinité avec les paroles adressées par Jésus à ses disciples au cours de la dernière Cène, dans l'Évangile de saint Jean, lorsqu'il leur dit: «Vous êtes du monde sans être du monde» (Jn 17, 14-18). Comprise selon cette double perspective, bouddhiste et chrétienne, l'existence humaine exige de nous à la fois un détachement complet et un engagement radical.

Contrairement à l'impression que peut donner sa lecture, le *Sutra du diamant* n'est pas une simple invitation à renoncer au monde pour s'en échapper, mais plutôt une exhortation à s'y investir correctement, c'est-à-dire sans jamais se laisser prendre au piège des apparences. En langage biblique, on dirait: sans sombrer dans l'idolâtrie du créé. Comme s'il s'agissait de tenir un équilibre paradoxal, sinon contradictoire entre la *négation* de l'existence du monde – parce qu'il est impermanent, ou vain, comme le dit Qohéleth dans la Bible – et son *affirmation* – parce qu'il faut pourtant y vivre. Autrement dit, la condition humaine exige que nous nous engagions à fond dans l'existence tout en étant pleinement conscient de notre mortalité.

Comprise selon cette double perspective, bouddhiste et chrétienne, l'existence humaine exige de nous à la fois un détachement complet et un engagement radical.

Beaucoup, pour ne pas dire la plupart des gens, préfèrent – ou préféreraient – mourir chez eux plutôt qu'à l'hôpital, et entourés de leurs proches, afin de quitter ce monde à partir d'un endroit connu, familier, là où ils se sont enracinés, avant leur grand départ vers l'inconnu de l'au-delà. C'est comme si le lieu de leur enracinement existentiel était le plus favorable de tous pour une entrée sereine dans l'éternité.

Dans l'Évangile, Jésus de Nazareth exprime cette tension entre attachement et détachement en disant de lui-même: «Le fils de l'homme n'a pas d'endroit où poser sa tête.» On peut le penser comme l'idéal concret et toujours inspirant d'un homme ayant su parfaitement concilier dans son existence humaine un double enracinement, à la fois dans le temps et dans l'éternité. ☺